

PROLOGUE

LE MALENTENDU STAËLIEN

Il y avait dans mon bateau une vieille femme allemande paisiblement assise sur sa charrette, et ne pensant pas à descendre même pour traverser la rivière. – « Vous êtes bien calme, lui dis-je. – Pourquoi faire du bruit ? » me répondit-elle. Elle avait raison : pourquoi faire du bruit ?

Staël, *Carnets de voyage*.

Ce choix du silence surprend sous la plume de Germaine de Staël : la postérité n'a-t-elle pas définitivement associé sa trajectoire au vacarme ? Des clameurs de la publicité, qui accompagnent dès sa naissance la célèbre *filles de Necker*, à la geste d'une « singulière famille »¹ au cœur des scissions majeures de l'histoire, aucun épisode de sa carrière n'échappe à l'intensité du bruit ni aux flots des paroles. Et la paternité du ministre le plus en vue de l'Ancien Régime et son propre itinéraire d'écrivain controversé, de femme et d'opposante, prédestinaient Staël à l'existence sonore. Rien de plus complexe pourtant, ni de plus ambigu, que la trace réelle qu'elle laisse dans les mémoires : l'écho staëlien, composé après coup ou fabriqué par de premiers biographes d'autant moins objectifs qu'ils appartiennent au cercle des proches², ensevelit la vérité sous un amas de projections et de simulacres. Là réside le mystère de toute existence condamnée à se dérober, comme la couleur de Chardin, à l'œil qui

¹ Staël invente elle-même cette formule dans l'hommage qu'elle compose après la mort de son père, *Du Caractère de M. Necker et de sa vie privée*, Genève, Paschoud, an XIII, p. 147. Elle donne ensuite son titre à l'ouvrage de Jean-Denis Bredin, *Une singulière famille. Jacques Necker, Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Paris, Fayard, 1999.

² Albertine Necker de Saussure, cousine de Staël, écrit sa première biographie officielle immédiatement après la mort de cette dernière (*Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, Paris, Treuttel et Würtz, 1821). Son texte est placé en tête des *Œuvres complètes* publiées la même année par Auguste de Staël.

prétend l'observer de trop près³. Les vies féminines présentent cependant une opacité particulière : le voile qui recouvre les profondeurs de l'être y devient soupçon d'illégitimité, de mystification ou d'hystérie. Le cas de Staël en témoigne : entre l'interdit du père qui sanctionne l'écriture personnelle de son épouse et de sa fille et les caricatures qui raillent, sous le Directoire, l'indécence d'une femme mêlée à la scène politique, entre les scandales régulièrement déclenchés par des publications jugées transgressives et l'influence d'un salon où circulerait une toute-puissante conversation, rarement une trajectoire aura revêtu une dimension aussi fantasmatique.

L'excès semble en édicter la règle et s'il fallait résumer d'un adverbe le mythe staëlien, ce serait *trop*. Trop de mots, d'amants, de scandales, d'audace, de provocations et d'éclats. Cette exubérance n'épuise pas seulement les forces d'une personnalité qui consume d'autant plus frénétiquement l'existence qu'elle la sait fugitive et préfère, comme Saint-Preux⁴, une vie intense et brève au spectre de l'ennui ; elle discrédite aussi, plus profondément, une œuvre prétendument transformée en miroir des passions biographiques. Staël, subjuguée par son enthousiasme et ses ardeurs, *ne penserait pas*. En témoigne la spectaculaire hétérogénéité de son corpus : mêlant fictions, traités de morale, brochures politiques, essais, critique, récits de voyage, poésie, théâtre et science de l'homme, il offrirait, par son morcèlement même, la preuve à charge d'une confusion incompatible avec les rigueurs de la raison. La réception de Rousseau s'était déjà heurtée au même grief : composite et hantée par la peur du système, sa réflexion, accusée d'incohérence, ne construisait pas une œuvre mais une juxtaposition de facettes entre lesquelles Ernst Cassirer identifia, en pionnier, non « pas une doctrine achevée ou bien arrêtée, [mais le] *mouvement* de la pensée qui constamment se relance »⁵. Staël ne bénéficie pas immédiatement d'une telle réhabilitation. Le disparate signe, chez elle, une faiblesse plus durable et il faut attendre une autre

³ Voir la « magie » des toiles de Chardin décrites par Diderot dans le *Salon* de 1763 : « Approchez-vous, tout se brouille, s'aplatit et disparaît. Eloignez-vous, tout se crée et se reproduit », *Essais sur la peinture. Salons de 1759, 1761, 1763*, Paris, Hermann, 1984, rééd. 2007, p. 220.

⁴ Pour une analyse de la célèbre phrase de Rousseau, voir Michel Delon, « 'Celui qui a vécu le plus'. L'idéal de vie intense dans le récit romanesque de *L'Emigré* (1797) à *Jean Sboogar* (1818) », *Romantisme*, n°51, 1986, p. 73-84.

⁵ Ernst Cassirer, *Le Problème Jean-Jacques Rousseau* (1932), préface de Jean Starobinski, rééd. Paris, Hachette, 1987, p. 7. Voir plus récemment Jean-François Perrin, *Le Chemin de ronde. Style de l'affect et mémoire dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Hermann, 2014.

génération de philosophes, dont Pierre Macherey⁶ et Bertrand Binoche⁷, pour voir la diversité de ses écrits transformée en concept stratégique.

Plusieurs indices fissuraient pourtant, au cœur de son univers, le mythe de l'outrance, à commencer par le silence intime : pourquoi la femme obnubilée par son ego n'a-t-elle pas composé d'autobiographie ? Les détracteurs répondent que l'œuvre entière s'y substitue, dont chaque page porte la trace d'une existence indéfiniment redéployée au fil d'une confession permanente⁸. De récentes recherches, parmi lesquelles celles de François Rosset⁹, ont plus justement diagnostiqué chez Staël une pudeur mêlée de surmoi paternel et de surplomb historique. Comment parler de soi lorsque le monde vacille ? En quelle langue se raconter dès lors que la *vulgarité* à l'ordre du jour pervertit le charme de l'éloquence ? Qui suis-je une fois l'Ancien Régime englouti et le père disparu, qui inspirait l'amour, l'admiration et le génie ? Ces doutes, qui fragmentent le sujet et transforment l'identité en un territoire à explorer plus qu'à révéler, problématisent la *personnalité* dont Staël, non contente de lui donner une acception péjorative¹⁰, revendique la neutralisation : l'individu doit disparaître au profit d'une résonance collective seule capable d'humaniser le scalpel de la pensée. Le moi staëlien, amputé – « Je ne prendrai donc de moi que ce qu'il faut pour rendre plus sensible ce que je veux dire aux

⁶ Pierre Macherey, « Un imaginaire cosmopolite : la pensée littéraire de M^{me} de Staël », *A quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*, Paris, PUF, 1990, rééd. sous le titre *Philosopher avec la littérature*, Paris, Hermann, 2013, p. 47-84.

⁷ Bertrand Binoche, « Littérature, esprit national et perfectibilité », *Le Groupe de Coppet et l'histoire. VII^e colloque de Coppet*, Lausanne, Institut Benjamin Constant, Genève, Slatkine, 2007, p. 9-25 et *Religion privée, opinion publique*, Paris, Vrin, 2012.

⁸ Voir, sur ce préjugé d'une imagination féminine incapable de se détacher d'elle-même, Joachim Merlant, *Le Roman personnel de Rousseau à Fromentin*, Paris, Hachette, 1905 et Pierre Fauchery, *La Destinée féminine dans le roman féminin du dix-huitième siècle, 1713-1807. Essai de gynécomythie romanesque*, Paris, A. Colin, 1972.

⁹ François Rosset, *Ecrire à Coppet : nous, moi et le monde*, Genève, Slatkine, 2002 et « Madame de Staël à la fenêtre des Tuileries : intimité et histoire dans *Dix années d'exil* », Damien Zanone (dir.), *Le Moi et l'histoire (1789-1848)*, Grenoble, Ellug, 2005, p. 70-87.

¹⁰ La « personnalité » désigne, chez Staël, un mouvement « qui part de soi pour revenir à soi » (*De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations* (1796), rééd. Florence Lotterie et Laurence Vanoflen, *OCS-I/1*, Paris, Champion, 2008, p. 211), avant que les *Réflexions sur le suicide* ne subordonnent la « dignité morale » de l'individu au « sacrifice de la personnalité » : *Réflexions sur le suicide* (1812), rééd. Anne Amend-Söchting et Florence Lotterie, *OCS-I/1*, p. 370.

autres»¹¹, précise *De l'Education de l'âme par la vie* – s'exhibe moins qu'il n'offre au raisonnement l'universel alphabet de la chair et de la douleur.

Ce contrejour biographique¹² n'est pas la seule énigme de la femme dite sous influence. S'y ajoute, non moins troublante, l'étrange discrétion de son œuvre : inachevée¹³, fragmentée¹⁴, publiée de manière anonyme¹⁵ ou délibérément réservée, pour une part, à un cercle privé¹⁶, elle forme, plutôt qu'un monument, un archipel dont la dispersion problématise *de facto* le désir de visibilité¹⁷ : Staël a-t-elle voulu la notoriété, dès lors qu'elle ne signe pas tous ses textes et réserve plusieurs d'entre eux à la sphère intime ? Ou lui a-t-elle préféré la « gloire véritable »¹⁸,

¹¹ *De l'Education de l'âme par la vie* (1811), inédit, réed. Florence Lotterrie, OCS-I/1, p. 314.

¹² Nous en avons analysé la spécificité dans « Les Vies traversées du Groupe de Coppet », *Cahiers staëliens*, n°63, 2013, p. 35-50.

¹³ C'est le cas pour les *Considérations sur la Révolution française*, publiées en 1818 et dont Staël n'a pas achevé la relecture ni la correction, et *Dix années d'exil*, commencé en 1810 et dont Auguste de Staël précise, dans la première version qu'il en publie en 1821, que le texte « ne forme point un ouvrage complet » : *Œuvres inédites de Madame la baronne de Staël, publiées par son fils*, Paris, Treuttel et Würtz, t. I, 1821, p. vii.

¹⁴ *Dix années d'exil* rassemble explicitement, sous la plume d'Auguste, « des fragments de mémoire » (p. vii), tandis que *Delphine* et *Corinne* insèrent au cœur de la fiction un morcellement du récit : voir les « Fragments de quelques feuilles écrites par Delphine pendant son voyage », *Delphine* (1802), réed. Simone Balayé et Lucia Omacini, OCS-II/2, Paris, Champion, 2004, p. 507 et les « Fragments des pensées de Corinne », *Corinne ou l'Italie* (1807), réed. Simone Balayé, OCS-II/3, Paris, Champion, 2000, p. 473.

¹⁵ C'est le cas des « Folles », brèves nouvelles écrites par Staël dans sa jeunesse et dont deux paraissent de manière anonyme dans la *Correspondance littéraire* de Grimm et des textes politiques composés sous le Directoire : les *Réflexions sur la paix intérieure* et les *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français*. Ces deux ensembles seront analysés plus avant.

¹⁶ Cette démarche caractérise surtout les pièces de théâtre, comme nous aurons l'occasion d'y revenir, et dans une moindre mesure les *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, dont Jean-Daniel Candaux a mis en lumière le statut ambigu : Jean-Daniel Candaux, « 'Publiées sans mon aveu' : l'odyssée éditoriale des *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau* de Germaine de Staël », Florence Lotterrie et Guillaume Poisson (dir.), *Jean-Jacques Rousseau devant Coppet*, Genève, Slatkine, 2012, p. 15-33.

¹⁷ Voir Antoine Lilti, *Figures publiques. L'invention de la célébrité, 1750-1850*, Paris, Fayard, 2014.

¹⁸ La distinction entre l'illusoire « célébrité » et la « gloire véritable », difficile et souvent

moins chimérique et dont *De l'Influence des passions* rappelle qu'elle exige l'abnégation de soi et le courage de renoncer au présent? La question, si paradoxale soit-elle pour la «trop célèbre»¹⁹, se pose d'autant plus qu'aucune velléité fédératrice n'intervient, de son vivant, pour ordonner ni structurer la matière éparse de sa création. Là où ses contemporains, à l'image de Chateaubriand, préparent minutieusement la publication de leurs «œuvres complètes»²⁰, Staël, plus proche sur ce registre de Diderot²¹, reporte *post-mortem* un projet qu'il incombe à ses descendants²² et à la seule postérité d'édifier. Rien de stratégique ni de purement circonstanciel dans ce choix. A lire la notice d'Albertine, Staël se désintéresse de ses ouvrages, une fois publiés, pour privilégier sur les cendres du livre l'incandescence du jaillissement :

Mais si son esprit aimait à former des projets littéraires, il perdait en revanche très promptement de vue ses anciennes productions. *Quand un ouvrage est imprimé*, disait-elle, *je ne m'en occupe plus; il fait bien ou mal son affaire tout seul*. A l'exception de *Delphine* qu'elle a examinée avec soin, parce qu'on l'avait inquiétée sur l'effet moral de ce roman, je ne crois pas qu'il lui soit arrivé de relire ses propres livres; elle y pensait même si peu qu'elle les oubliait tous successivement²³.

posthume, fait l'objet du premier chapitre intitulé «De l'amour de la gloire»: *De l'Influence des passions sur le bonheur de l'individu et des nations*, p. 158 et sq.

¹⁹ Cette formule, prématurément figée en surnom péjoratif, apparaît notamment dans les lettres échangées entre Rosalie et Charles de Constant en mai 1796: voir Pierre Kohler, *Madame de Staël et la Suisse. Etude biographique et littéraire*, Lausanne, Paris, Payot, 1916, p. 260.

²⁰ Voir notamment Jean-Claude Berchet, «Poétique de la mémoire», *Chateaubriand ou les aléas du désir*, Paris, Belin, 2012, p. 453-601.

²¹ Voir Pascale Pellerin, «Diderot et l'appel à la postérité: une certaine relation à l'œuvre», *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n°35, 2003, consultable en ligne: <http://rde.revues.org/176> et le rapprochement que nous avons suggéré: «De la littérature investie: penser le biographique avec Diderot, Staël et Sade», *Dix-huitième siècle*, n°46, 2014, p. 337-349.

²² Le testament de Staël, révélé par Pierre Kohler, confie à Auguste la préparation des *Œuvres complètes* de sa mère, en plus de celles de Necker, tandis qu'Albertine devra rédiger les notices biographiques qui les accompagneront: «Je prie mon fils Auguste de veiller conjointement avec Monsieur Schlegel à la publication de mes manuscrits, s'il en reste après ma mort [...]; lui se chargeant de faire une édition des œuvres de mon père et une des miennes. Madame de Broglie travaillera conjointement avec son frère Auguste et Monsieur Schlegel à la notice de l'une et l'autre édition»: *Madame de Staël et la Suisse*, p. 673-674.

²³ *Notice*, p. CCCXXII.

Ce détachement contraste singulièrement avec l'*ethos* d'une femme-auteur avide de reconnaissance. Non qu'il s'agisse, chez elle, de ne laisser aucune trace ni de nier l'horizon angoissant de la disparition. Hantée au contraire par la séparation²⁴ et la fragilité de l'existence, l'œuvre staëlienne s'écrit pour conjurer l'oubli, assurer le passage des générations²⁵ et transmettre, avec la mémoire des disparus, la profondeur archéologique d'une pensée dont l'audace tient moins au reniement du passé qu'à la séparation apaisée avec ce qui l'a nourrie. *Réussir les héritages*: telle pourrait être le programme, aussi bien philosophique que personnel²⁶, de «la fille de Necker». Reste que cette éthique de la filiation exige de ne jamais oublier la perte constitutive de toute construction: l'œuvre écrite à la lisière de deux mondes²⁷ sait qu'elle est une étape provisoire, une connaissance déjà défunte, une voix de passage. Un tel élan suppose, chez Staël, une écriture qui préserve le mouvement: qui substitue, au désir de faire œuvre, l'aventure de la *désappartenance* ou consentement à la perte dont la «perfectibilité», concept cardinal qui accompagne son entrée en littérature²⁸, pourrait être le nom: «promet[tant] aux hommes sur cette terre quelques-uns des bienfaits d'une vie immortelle, un avenir sans bornes, une continuité sans interruption»²⁹, elle postule plutôt

²⁴ Voir notre contribution, «'Plus j'aime, plus je détourne ma pensée de ce dont je vais devoir me séparer': correspondance et séparation chez G. de Staël», *Cahiers staëliens*, n°62, 2012, p. 13-28.

²⁵ C'est l'un des enjeux de *De la littérature*, tendu comme un pont, à la date stratégique de 1800, entre passé et futur et dont le «Discours préliminaire» rappelle l'idéal de transmission: «Nous, que le hasard de la vie a jetés dans l'époque d'une révolution, nous devons aux générations futures la connaissance intime de ces secrets de l'âme [...] dont la nature conservatrice s'est servie pour nous aider à traverser l'existence»: *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), rééd. Jean Goldzink, *OCS-I/2*, Paris, Champion, 2013, p. 128.

²⁶ En témoignent les hommages rendus à son père, dont les *Considérations* se veulent le «tombeau», le rêve politique de réconcilier présent et passé, la volonté de réparer la dette de la France envers Necker (condition de la dot et du mariage d'Albertine en 1816) et l'opposition, fictionnalisée dans *Delphine*, entre le legs généreux et la transmission perverse: voir Geneviève Lafrance, *Qui perd gagne. Imaginaire du don et Révolution française*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2008.

²⁷ La formule désigne aussi bien, chez Staël, la fracture chronologique qui sépare l'Ancien Régime de l'Empire et de la Restauration, que la frontière géographique entre la France et la Suisse, les deux patries entre lesquelles l'auteur ne sut jamais choisir.

²⁸ Voir Florence Lotterie, «L'année 1800. Perfectibilité, progrès et révolution dans *De la littérature* de M^{me} de Staël», *Romantisme*, n°108, 2000, p. 9-22 et *Progrès et perfectibilité: un dilemme des Lumières françaises (1755-1814)*, Oxford, SVEC, 2006.

²⁹ *De la littérature*, p. 110.

qu'elle n'atteint et désigne, sans jamais prétendre le posséder, un idéal perpétuellement *in progress*. La persistance de cet horizon explique peut-être, pour une part, le choix d'un corpus en mosaïque : le monde staëlien oppose aux systèmes le fragment, aux certitudes le déséquilibre et aux identités un moi inassignable.

Ces failles ne suffisent pourtant pas à dissocier Staël du stéréotype de l'excès. L'écueil tient cette fois à un problème de perspective : loin de singulariser chez elle une pensée propre, les discontinuités de son corpus symptomatisent, à une plus vaste échelle, le trouble d'une génération écartelée entre deux mondes et dont Michel Delon a souligné, dans une étude devenue référence³⁰, l'expérience dysphorique. Chateaubriand, Constant, Sénancour, pour ne citer que les plus visibles de ces « fils des Lumières »³¹ nés en 1766-67, assistent à la douloureuse confrontation de l'idéal avec le réel. La formule désigne, autant qu'une fracture historique, la césure violemment ouverte par la disparition de l'Ancien Régime. Ce gouffre béant, s'il appelle la nécessaire refondation du modèle politique, confronte aussi les contemporains à un vide qu'il s'agit de combler alors qu'aucun modèle ni aucune tutelle n'en accompagnent plus la difficile négociation³². Défi aussi vertigineux qu'angoissant, ce hiatus historique – ce que Marcel Gauchet appelle « la genèse convulsive et mal maîtrisable du fait démocratique »³³ –, engage, outre la nation sommée d'inventer une légitimité qui concilie les aspirations de l'individu et la sphère collective, le sujet lui-même, orphelin de son passé et dont la trajectoire, amputée d'un monde disparu, dessine moins une ligne qu'une division, voire une courbe régressive : comment assister aux funérailles du monde familier de l'enfance sans éprouver, au souvenir de cet avant englouti, un « vague »³⁴

³⁰ Michel Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières : 1770-1820*, Paris, PUF, 1988.

³¹ *L'Idée d'énergie*, p. 28.

³² Voir, sur la spécificité de cette expérience, Philip Knee, *L'Expérience de la perte autour du « moment 1800 »*, Oxford, SVEC, 2014.

³³ Marcel Gauchet, « Préface », Benjamin Constant, *Ecrits politiques*, Paris, Hachette, 1980, rééd. Gallimard, 1997, p. 24.

³⁴ François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme* (1802), rééd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, 1978, « Du vague des passions », p. 714. La notion est définie par M. Delon comme un symptôme des « auteurs du temps [qui] entreprennent l'exploration des domaines irréductibles à l'analyse et montrent par l'exaltation du souvenir, l'insuffisance des catégories Passé/Présent, par l'exaltation de la rêverie, celle des catégories Réel/Imaginaire » : « Du vague des passions à la passion du vague », Paul Vialleix (dir.), *Le Prémantisme : hypothèque ou hypothèse ? Actes du colloque de Clermont-Ferrand des 29-30 juin 1972*, Paris, Klincksieck, 1975, p. 497.

analysé dans un célèbre chapitre du *Génie du christianisme*? La question, si elle menace l'écriture intime d'une nostalgie ou d'une fragmentation dont l'œuvre personnelle de Constant offre un exemple emblématique³⁵, affecte aussi la confiance dans la parole: comment écrire sans entendre, sous les mots, le fantôme du lexique ensanglanté par la Révolution³⁶? Mise en lumière notamment par Jean-Marie Roulin³⁷, la crise de l'éloquence chez Constant, symptôme de la saturation auditive et rhétorique du moment 1800³⁸, ne condamne pas seulement le moi à l'aphasie ou aux bribes mutilées; elle paralyse aussi la démarche anthropologique, la Terreur léguant à la génération des survivants l'énigme d'une identité que la violence, récemment mise à l'ordre du jour, exige d'éclairer plus que de représenter. Au «je suis» épiphanique de Rousseau succède ainsi, une fois traversée l'épreuve des «jours de sang»³⁹, le «qui suis-je?», voire le «qui être?» des contemporains de Robespierre. Cette inquiétude n'engage pas les seuls contours du moi, impossibles ou difficiles à représenter dès lors que *la possibilité de la Terreur* impose,

³⁵ Voir notamment Simone Balayé, «Les degrés de l'autobiographie chez Benjamin Constant: une écriture de la crise», *Benjamin Constant, Madame de Staël et le Groupe de Coppet, Actes du II^e congrès de Lausanne et du III^e colloque de Coppet*, Oxford, The Voltaire Foundation, Lausanne, Institut Benjamin Constant, 1982, p. 347-369, F. Rosset, «La triade amoureuse du romancier Constant» et F. Lotterrie, «Le Cahier rouge de Benjamin Constant: une fiction de l'inengagement», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 48, 1996, p. 337-354 et 371-390.

³⁶ Voir Gérard Gengembre et Jean Goldzink, «Terreur dans la langue. La question de la langue révolutionnaire d'Edme Petit à Madame de Staël», *Les Langages du politique*, n°21, 1989, p. 20-31.

³⁷ Voir Jean-Marie Roulin, «Temporalité et construction du sujet dans les récits de Constant», *Le Groupe de Coppet et le monde moderne. Conceptions. Images. Débats. Actes du VI^e colloque de Coppet des 10-12 juillet 1997*, Genève, Droz, 1998, p. 101-117 et «Ma Vie de Benjamin Constant: malaise dans la communication», *Annales Benjamin Constant*, n°17, 1995, p.145-155. Sur cette question de l'éloquence problématique de Constant, voir aussi Jean Starobinski, «Benjamin Constant: comment parler quand l'éloquence est épuisée», *The French Revolution and the creation of modern political culture: The Transformation of Political culture (1789-1848)*, François Furet et Mona Ozouf (dir.), Oxford-New York, Pergamon Press, 1989, t. III, p. 187-201 et Jean-Pierre Perchellet, «Benjamin Constant ou la parole brisée», *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°48, 1996, p. 355-370.

³⁸ «Notre langue n'est plus de ce monde», déclare Staël dans *Des Circonstances actuelles qui peuvent terminer la Révolution et des principes qui doivent fonder la République en France* (1796), rééd. Lucia Omacini, OCS-III/1, Paris, Champion, 2009, p. 497. La question du langage, de l'éloquence et de leur perversion occupe plusieurs chapitres de cet ouvrage, notamment «Des journaux» et «Des écrivains».

³⁹ *De l'Influence des passions*, p. 134.

au centre du tableau, un point aveugle. Découvrir l'innommable dont l'homme est capable fait vaciller, plus profondément, la connaissance elle-même, contrainte d'avancer à rebours puisqu'un inexplicable bride désormais l'élan spéculatif, contraint de marcher en aveugle et d'admettre qu'aucune connaissance ne surgira plus qu'amputée: savoir, au moment 1800, c'est savoir qu'on ne sait pas. Ni Robespierre ni plus tard Bonaparte ne se comprennent. Ils n'en appartiennent pas moins au cycle de l'humanité, dont ils ouvrent une page rationnellement inintelligible⁴⁰, mais qu'il importe aux survivants, sinon d'expliquer, du moins de penser. Là réside le legs fascinant de la génération Staël: apprendre à vivre *après*, mais aussi *avec* l'incompréhensible.

Force est pourtant de constater, une fois diagnostiquée la prédestination à l'incomplet de ces pensées, l'inégale valorisation dont elles font l'objet. D'abord victimes de la relégation réservée aux figures intersticielles et aux périodes «sans nom»⁴¹ de l'histoire littéraire, les auteurs du tournant des Lumières, ignorés – «On ne lit plus guère les écrits politiques de Constant. Pas plus et pas moins, il est vrai, que les livres de la plupart des illustres de sa veine et de son siècle»⁴², constate en 1980 Marcel Gauchet –, acquièrent progressivement une visibilité qui leur rend, outre une place⁴³, une légitimité intellectuelle. Ce virage s'accompagne d'une interprétation philosophique du disparate ou de l'inachèvement de leur corpus: jadis signe de faiblesse ou de dispersion, l'œuvre en archipel témoigne désormais d'une pensée du discon-

⁴⁰ La Terreur, pour Staël et ses contemporains, constitue une expérience si métaphysiquement aporétique qu'elle pétrifie d'abord le jugement, comme la suite de cette étude aura l'occasion d'y revenir. Voir S. Genand «Le tournant du siècle ou la sidération» (en collaboration avec F. Lotterie), Jean-Marie Roulin et Aude Déruelle (dir.), *Romans de la Révolution (1797-1912)*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 19-48 et «La femme eunuque: Germaine de Staël et la pensée *négative* du despotisme», *Cahiers staëliens*, n°65, 2015, p. 89-113.

⁴¹ Voir S. Genand et Claudine Poulouin (dir.), *Parcours dissidents au XVIII^e siècle. La marge et l'écart*, Paris, Desjonquères, 2011 et Fabienne Bercegol, S. Genand et F. Lotterie (dir.), *Une «période sans nom»: les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire*, Paris, Garnier, à paraître.

⁴² B. Constant, *Écrits politiques*, p. 12.

⁴³ Celle-ci doit beaucoup au travail effectué par les sociétés savantes, notamment celles qui se sont consacrées au Groupe de Coppet: l'Association Benjamin Constant, adossée à l'Institut Benjamin Constant à l'Université de Lausanne, et la Société des études staëliennes, fondée en 1929 par la Comtesse Jean de Pange et dont les recherches, avant celles de Simone Balayé entre 1976 et 2002, marquent un véritable tournant dans la réception et la postérité de G. de Staël. Voir l'histoire des recherches staëliennes retracée par M. Delon dans sa «Préface générale» aux *Œuvres complètes de Madame de Staël*, OCS-1/1, p. 7-9.

tinu⁴⁴, moins impuissante qu'elle n'élabore une démarche heuristique à la hauteur de l'expérience intellectuellement privative de la Révolution. Ce crédit profite, spectaculairement, à l'œuvre de Benjamin Constant. L'écueil du composite, s'il voilait encore sa lecture il y a quelque trente ans, s'impose désormais comme la marque singulière d'une philosophie, voire d'une esthétique qui élit la dissémination comme modèle et le labyrinthe comme architecture. En témoignage, sous sa plume, la prédilection pour la forme du « mélange ». Structure paradoxale qui réunit sans enrégimenter ni systématiser, elle emblématise, comme l'analyse F. Rosset, une méthode qui pense et fonde sa cohérence non plus sur l'ordre, mais sur le tissu ou l'éclat :

Partout, Constant récupère, recompose, réactualise avec une étonnante dextérité pour donner des textes toujours frappants par leur cohérence, alors même que l'étude de leur composition révèle une pratique infatigable du découpage et de la marqueterie. [...] Pourquoi cela ? Sans doute parce que sa technique d'écriture ressemble à sa manière d'agir dans le monde : polymorphe, pléthorique, nourrie des circonstances les plus diverses, elle paraît opportuniste au premier regard, jusqu'à ce qu'un examen rapproché mette au jour une stabilité conceptuelle et des régularités énonciatives, indices verbaux de cette vision propre et unitaire qui finit par s'imposer⁴⁵.

Synonyme de la malléabilité et de la distorsion qui s'empare de ce que F. Lotterie a appelé « l'écriture en temps de crise »⁴⁶, la dissémination se mue, sous la plume de Constant, en connaissance paradoxale. L'œuvre staëlienne, contemporaine et jumelle, à bien des égards⁴⁷, bénéficie-t-elle de la même relecture ? La disjonction s'y impose-t-elle comme la signature d'une réflexion née sur les ruines de l'Ancien Régime ?

La réponse reste négative la concernant. Si la génération 1766-67 constitue, progressivement, un groupe uni par un programme et des questions communes, ses héritages se discriminent sexuellement. Alors que Constant s'impose aujourd'hui comme un auteur capable de construire

⁴⁴ Hypothèse déjà envisagée par l'article précurseur de M. Delon, « Savoir totalisant et forme éclatée », *Dix-huitième siècle*, n°14, 1982, p. 13-26.

⁴⁵ B. Constant, *Mélanges de littérature et de politique*, OCBC, t. XXXIII, « Introduction générale », Berlin, de Gruyter, 2012, p. 20.

⁴⁶ F. Lotterie, « De la littérature comme une chose sérieuse : Chateaubriand, Madame de Staël et Napoléon », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n°3, 2000, p. 259-272.

⁴⁷ La proximité affective n'explique pas seule la similitude de démarche et de pensée politique qui inspirent à Staël et Constant, notamment sous le Directoire, des ouvrages et une écriture en commun. Voir à ce sujet l'étude pionnière de Béatrice Jasinski, *L'Engagement de Benjamin Constant. Amour et politique (1794-1796)*, Paris, Minard, 1971.

sans vouloir faire œuvre, Staël, l'estée par une conception psychologique de la féminité⁴⁸, invente moins un nouveau modèle qu'elle n'éprouve, douloureusement, son incapacité à surmonter les failles qui lézardent l'ordre du temps. Ce discrédit est d'autant plus préjudiciable à sa postérité qu'il revêt des visages subtils, irréductibles aux clichés misogynes qui encombrant les plus récentes biographies⁴⁹ : il persiste, notamment, lorsqu'il s'agit d'identifier, chez Staël, non plus une faiblesse, mais une pathologie. Mélancolique ou « hyperthyme »⁵⁰, pour reprendre la formule de Jean Starobinski, son tempérament déterminerait chez elle à la fois un caractère, écartelé entre l'enthousiasme et le désespoir⁵¹, et une philosophie, qui place l'observation de l'âme et des passions au cœur de ses écrits. Un tel programme, à la frontière de la littérature et du médical, caractérise l'École de Genève⁵² et les études décisives qu'elle a consacrées, entre 1960 et 1980, au groupe de Coppet⁵³. Elle représente,

⁴⁸ Cet écueil est diagnostiqué dès 1978 par S. Balayé qui souligne, autour de Staël, la persistance de « certains préjugés à l'encontre d'un des plus grands écrivains féminins de langue française » : « Le dossier Staël », *Romantisme*, n°8, 1978, p. 101. Sur cette question du féminin et de ses voiles, voir « Madame de Staël et les études féminines », Karyna Szmurlo et F. Lotterie (dir.), *Cahiers staëliens*, n°57, 2006 et F. Lotterie, *Le Genre des Lumières. Femme et philosophe au XVIII^e siècle*, Paris, Garnier, 2013, p. 270-280.

⁴⁹ Guislain de Diesbach ouvre son « Avant-propos » sur la dévotion sentimentale d'une femme submergée par ses émotions : « Il lui faut du monde pour aimer [...], du monde pour la plaindre et la reconforter » : *Madame de Staël*, Paris, Perrin, 1983, réed. 2008, p. 16. Michel Winock évoque quant à lui « une ogresse [qui] semble devoir dévorer tous les hommes » : *Madame de Staël*, Paris, Fayard, 2010, p. 356. Il faut remonter, pour un portrait plus juste, à l'ouvrage pionnier de Lady Blennerhasset, *Madame de Staël et son temps (1766-1817)*, avec des documents inédits, trad. Augustin Dietrich, Paris, Wetshausser, 1890, réed. Genève, Slatkine Reprints, 2002.

⁵⁰ J. Starobinski, « Suicide et mélancolie chez M^{me} de Staël », *Madame de Staël et l'Europe (Actes du colloque de Coppet 18-24 juillet 1966)*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 242.

⁵¹ Ce que J. Starobinski identifie encore, dans le chapitre de son plus récent ouvrage, comme « la coexistence d'une richesse débordante et d'un manque radical » : *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, 2012, p. 568.

⁵² J. Starobinski explicite les vertus de cette interaction entre littérature et médecine en revenant sur son propre parcours dans *La Parole est moitié à celui qui parle... Entretiens avec Gérard Macé*, Genève, La Dogana, 2009, p. 17-19. Voir aussi « La maladie comme infortune de l'imagination », *La Relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, réed. 2001, p. 249-274 et *L'Encre de la mélancolie* dont la structure rend hommage à la « double activité médicale et littéraire » (p. 9) du critique d'abord historien des traitements de la mélancolie.

⁵³ Voir notamment, outre les études de J. Starobinski déjà mentionnées, Georges Poulet, « La pensée critique de M^{me} de Staël », *Preuves*, n°190, 1966, p. 27-35, réed. *La Conscience critique*, Paris, Corti, 1971, p. 15-25 et « Espérance et souvenir dans

pour les études staéliennes, une étape aussi stimulante que novatrice : la personnalité s’y trouve en effet, pour la première fois, problématisée. Staël appartient certes à la catégorie des auteurs qui écrivent avec leur chair et dont les textes ne sauraient être considérés indépendamment de la matière intime qui les a vus naître⁵⁴. Elle n’est pourtant pas déterminée passivement par cette résonance : la trace affective, distincte du biographique, la transforme au contraire en spectatrice détachée de ses propres souvenirs, lui offrant par-là l’occasion d’explorer et d’analyser les ressorts de la conscience. Cette division, affectant l’être mais aussi l’œuvre elle-même, expose Staël aux affres de la privation – ce que G. Poulet appelle l’angoisse du « présent déshérité »⁵⁵ – tout en la dotant d’une faculté de savoir, capable de conjuguer l’empathie et la distance et qui trouve dans l’interprétation de Rousseau⁵⁶ une scène où déployer sa langue et sa méthode. Formulée sous la forme d’un diagnostic, la mélancolie, concept cardinal de l’Ecole de Genève, substituée donc à l’hypothèse d’une excessive dévotion aux passions la coexistence, chez le sujet staëlien, d’une souffrance et d’une mise à distance de cette souffrance : métamorphosée en un principe critique baptisé « sympathie »⁵⁷ ou en inspiration, Staël esthétisant ses sentiments devenus « génie de dolorification »⁵⁸, la passion, jadis dominatrice, joue désormais un double rôle. Elle affecte le sujet, indissociable de son œuvre avec qui il forme une totalité mise en lumières par J. Starobinski⁵⁹. Cette subjugation n’a

l’expérience et la pensée de M^{me} de Staël », *Madame de Staël et l’Europe. Colloque de Coppet (18-24 juillet 1966) organisé pour la célébration du deuxième centenaire de la naissance de Madame de Staël (1766-1966)*, Paris, Klincksieck, 1970, p. 211-226.

⁵⁴ Staël s’en explique elle-même à plusieurs reprises, et ce dès 1800 : « Mais il est cependant certain que pour qu’un auteur soit éloquent, il faut qu’il exprime ses propres sentiments ; ce n’est pas son intérêt, mais son émotion ; ce n’est pas son amour propre, mais son caractère qui doit animer ses écrits ; et faire abstraction en écrivant de ce qu’on éprouve soi-même, ce serait aussi faire abstraction de ce qu’éprouve le lecteur », *De la littérature*, p. 250.

⁵⁵ G. Poulet, « Espérance et souvenir », p. 213.

⁵⁶ Voir notamment, sur ce chapitre connu des études staéliennes, S. Balayé, « Le système critique de Madame de Staël : théorie et sensibilité », *Revue de l’Université d’Ottawa*, t. XLI, octobre-décembre 1971, p. 542-555, repris dans *Madame de Staël. Ecrire, lutter, vivre*, Genève, Droz, 1994, p. 307-320.

⁵⁷ Staël la définit, dans *De l’Influence des passions*, comme ce sentiment « qui nous fait nous transporter dans la situation d’un autre, et supposer ce que nous éprouverions à sa place », p. 294.

⁵⁸ G. Poulet, « Espérance et souvenir », p. 220.

⁵⁹ « Notre tâche est de comprendre un problème omniprésent, dont dépend toute une conception de l’art et de la littérature, et qui pourrait bien être l’un des liens secrets

cependant qu'un temps : la passion, de sentiment, devient immédiatement objet philosophique, voire énergie morale tant il importe non seulement de penser la puissance des émotions qui bouleversent le sujet, mais de la juguler et de la convertir grâce à un processus de sublimation. La lecture mélancolique de G. Poulet et J. Starobinski déplace ainsi fructueusement les lignes de l'interprétation staélienne. Elle met au jour, sous la prévalence de l'excès, un régime moral ambivalent, traversé par des éclipses⁶⁰ et où le manque, s'il expose le sujet au désespoir, initie aussi une démarche soucieuse de comprendre et d'exploiter l'énergie fascinante de nos passions. « Ici commence l'acte d'écrire, ajoute J. Starobinski : dans la mélancolie, expression d'une douleur approfondie, dépassée, mais constamment renouvelée »⁶¹. Une faille a surgi, qui rend à cette œuvre sa profonde inquiétude et nuance le stéréotype du *trop* en montrant qu'au royaume staélien, en réalité, *quelque chose manque*.

Reste à savoir quoi et à déterminer ce que ce manque inspire. Si la division symptomatique de la mélancolie inaugure, chez Staël, une réflexion constitutive de toute son œuvre, où rien ne se sent qui ne soit aussitôt sublimé⁶², elle ne se limite pas à l'inspiration ni à la caractérisation d'une littérature dont le traité de 1800 invoque la force sombre, née « au bruit des vents, dans les bruyères sauvages »⁶³ et qui révèle à l'homme le « sentiment douloureux de l'incomplet de sa destinée »⁶⁴. La distance à soi-même ou deuil de la conscience dote aussi le sujet d'une faculté d'observation de l'âme d'autant plus impartiale qu'elle a mis à distance les prérogatives personnelles pour considérer, de manière neutre, les ressorts de la psyché et proposer « une analyse exacte de ce que vaut la vie »⁶⁵. Cette démarche suggère, au cœur du programme staélien, une exigence et une activité supplémentaires : non seulement

qui unissent la vie et l'œuvre de M^{me} de Staël», écrit-il dans « Suicide et mélancolie chez M^{me} de Staël », p. 41-42.

⁶⁰ J. Starobinski précise : « Tout se passe comme si la richesse et le manque se multipliaient et s'accroissaient l'une par l'autre », *L'Encre de la mélancolie*, p. 568-569.

⁶¹ *L'Encre de la mélancolie*, p. 570.

⁶² La conclusion de *De l'Influence des passions* explicite cette conversion des sentiments personnels : « J'ai écrit pour me retrouver, à travers tant de peines, pour dégager mes facultés de l'esclavage des sentiments, pour m'élever jusqu'à une sorte d'abstraction qui me permit d'observer la douleur en mon âme, d'examiner dans mes propres impressions les mouvements de la nature morale, et de généraliser ce que la pensée me donnait d'expérience », p. 293.

⁶³ *De la littérature*, p. 216.

⁶⁴ *De la littérature*, p. 219.

⁶⁵ *De l'Influence des passions*, p. 301.

l'auteur n'y subit pas aveuglément les tourments de la passion, mais il expérimente, en lieu et place de la psychologie émotive qu'on lui prête, une philosophie critique des émotions. Cette faculté n'a pas échappé à J. Starobinski : signalant que « c'est presque en clinicienne qu'elle parle de Jean-Jacques Rousseau et de la mélancolie »⁶⁶, le théoricien des relations entre littérature et psychanalyse⁶⁷ identifie, chez Staël, les prémices d'une démarche soucieuse d'explorer les mécanismes de l'âme en cherchant, scientifiquement, ce qui les gouverne. Le programme inspire à Staël, dans ses écrits contemporains du « moment idéologique »⁶⁸, le rêve d'une science de l'homme qui emprunte aux mathématiques sa rigueur et déplace sur la scène morale l'ambition de la perfectibilité :

Enfin, comment peut-on imaginer que l'on mettra les sciences tellement en dehors de la pensée, que la raison humaine ne se ressentira point des immenses progrès que l'on fait chaque jour dans l'art d'observer et de diriger la nature physique ? Les lumières de l'expérience et de l'observation n'existent-elles pas aussi dans l'ordre moral, et ne donnent-elles pas aussi d'utiles secours aux développements successifs de tous les genres de réflexions⁶⁹ ?

Enoncé, quelques années plus tôt, sous une forme explicitement positiviste – « Le calcul des probabilités s'applique aux passions humaines comme aux coups de dés »⁷⁰ –, ce projet d'une anatomie morale témoigne d'une volonté de transformer la vie intérieure⁷¹ en un laboratoire clinique où s'abstraire de soi – « l'abdication de la personnalité »⁷² postulée par les *Réflexions sur le suicide* –, tout en généralisant l'observation et l'étude de l'âme. Une telle démarche invalide à plus d'un titre le stéréotype de l'auteur hystérique. Elle révèle, chez Staël, une stature anthropologique, animée par la passion de comprendre, avec la langue et les codes heuris-

⁶⁶ *L'Encre de la mélancolie*, p. 581.

⁶⁷ Voir notamment le chapitre « Psychanalyse et littérature » de *La Relation critique*, p. 295-403 et « Psychanalyse et critique littéraire » (1959), rééd. *Les Approches du sens. Essais sur la critique*, Genève, La Dogana, 2013, p. 13-23.

⁶⁸ Nous reprenons ici le titre du récent ouvrage consacré aux refondations disciplinaires de cette période : Yves Citton et Lise Dumasy (dir.), *Le Moment idéologique. Littérature et sciences de l'homme*, Lyon, ENS éditions, 2013.

⁶⁹ *De la littérature*, p. 111.

⁷⁰ *Des Circonstances actuelles*, p. 439.

⁷¹ Voir sur ce sujet Marc Hersant et Catherine Ramond (dir.), *La Représentation de la vie psychique dans les récits factuels et fictionnels de l'époque classique*, Leiden, Rodopi, 2015 et sur Staël notre contribution, « Du 'génie du sentiment' à 'l'énigme de nous-mêmes' : le voyage intérieur de G. de Staël dans *De l'Allemagne* », p. 189-199.

⁷² *Réflexions sur le suicide*, p. 351.

tiques de son époque, un territoire d'autant plus inconnu que les récents soubresauts de l'histoire ont levé le voile sur des noirceurs que l'ancien ordre maintenait stratégiquement dans l'ombre :

Sous la monarchie, personne n'avait rien à craindre du vice, ni à espérer de la vertu. [...] Il y avait un certain respect pour le passé, qui contenait tout le corps social [...]. Mais dans une révolution où tout est possible, où il ne reste de barrières que celles que la conscience s'impose, dans une révolution où la société recommence, où l'homme a senti toute la force de l'homme, où il a vu cet être, son semblable, tel qu'il est quand il n'a plus de pitié, quand il dispute la terre à ses habitants, quand il se livre à la vie sans en voir le terme ni le but, quand il s'enivre de son intérêt personnel comme d'un sentiment dévastateur qui cherche le repos dans la destruction et s'inquiète de l'existence partout ailleurs que dans son propre sein, alors on a, pour ainsi dire, assisté au choc de tous les éléments qui ont rendu les lois de la morale si nécessaires⁷³.

La Révolution, ainsi envisagée comme un temps moral et non plus exclusivement politique, met à nu la violence constitutive de l'homme. Ses instincts sauvages, autrement appelés par Staël « férocité »⁷⁴, requièrent, à rebours de l'héritage rousseauiste⁷⁵, un travail d'interprétation qui exige de ne plus sentir pour analyser au contraire, avec le plus d'acuité possible, les sentiments chaotiques sortis de la brèche ouverte par la Terreur. Le regard neutre ne suppose-t-il pas un témoin extérieur, rendu artificiellement étranger à l'ordre du temps ?

Cette posture inspire à Staël le désir, en apparence paradoxal, d'écrire à distance de son époque. Si la justesse naît du détachement, alors le sujet neutre, capable d'observer scientifiquement la désorganisation morale dont héritent les Modernes, disparaîtra lui aussi d'un seuil qu'il lira avec d'autant plus de clairvoyance qu'il en aura, fictivement, pris congé. Ce scénario de disparition caractérise, chez Staël, la lecture critique –

⁷³ *Des Circonstances actuelles*, p. 498.

⁷⁴ Le mot revient notamment dans *De la littérature*, au chapitre consacré aux invasions barbares (p. 187), et dans *Corinne*, dans le tableau de Naples où « l'air volcanique » prédispose à « la férocité, quand les passions sont excitées » (p. 278). Voir le très bel article de Catherine Dubeau, « L'homme féroce : passions, violences et limites de l'invention littéraire dans *De la littérature* », Marc-André Bernier (dir.), *La Raison exaltée. Etudes sur « De la littérature » de Madame de Staël*, 2011, rééd. Paris, Hermann, 2013, p. 107-130.

⁷⁵ Le principe d'une bonté primitive de l'homme est prudemment récusé dès 1788, Staël ne reconnaissant à l'état de nature de Rousseau qu'une valeur hypothétique : « Il voulait ramener les hommes à une sorte d'état dont l'âge d'or de la fable donne seul l'idée. [...] Ce projet sans doute est une chimère » : *Lettres sur les écrits et le caractère de Jean-Jacques Rousseau* (1788), rééd. Anne Brousteau et Florence Lotterie, OCS-I/1, p. 44.

«J'écrirai sur *Héloïse*, comme je le ferais, je crois, si le temps avait vieilli mon cœur»⁷⁶, note-t-elle dans ses *Lettres sur Rousseau* –, mais aussi la réflexion historique. Penser les événements pour délaissier l'écume des faits au profit des puissances tectoniques qui les déterminent suppose une parole a-chronique et dont l'indépendance garantisse l'anatomie sans complaisance de la fresque humaine :

Mon ambition serait de parler du temps dans lequel nous avons vécu, comme s'il était déjà loin de nous. Les hommes éclairés, qui sont toujours contemporains des siècles futurs par leurs pensées, jugeront si j'ai su m'élever à la hauteur d'impartialité que je voulais atteindre⁷⁷.

Programme des *Considérations* dont le titre lui-même annonce, plutôt qu'une histoire, une analyse des passions qui la structurent – comment comprendre, sinon, que «les grandes phases de l'esprit humain [...] se ressemblent toutes entre elles, quelque différents que soient les caractères des principaux chefs contemporains»⁷⁸ –, l'éclipse du sujet et l'éloignement de sa tribune mettent au jour, dans l'œuvre staëlienne, *un manque* non plus symptôme psychologique, mais méthode et condition de la pensée. Non content de substituer à l'hyper-moi l'exercice clivant de la «passion réfléchissante», défini par *De la littérature* comme «cet examen de ses propres sensations, fait par celui-là même qu'elles dévorent»⁷⁹, il inaugure une distance philosophique à laquelle les femmes, rendues inexistantes par l'ordre social, se voient prédestinées. Là réside le surprenant renversement de valeurs opéré par Staël qu'elle lit dans l'insignifiance du féminin l'instrument de sa liberté morale :

Inconnue à ceux qui la jugent, soupçonnée d'être partout d'autant plus qu'on ne peut la trouver nulle part, ne pouvant se défendre contre les chimères de toutes les ambitions qui la craignent parce qu'elle ne les sert pas, assez célèbre pour faire peur, et n'ayant aucun moyen de défense, redoutée comme un homme, inutile comme une femme, ne pouvant être oubliée dans aucune retraite, parce que les soupçons totalement imaginaires s'exercent également dans toutes les situations⁸⁰ !

⁷⁶ *Lettres sur Rousseau*, p. 51.

⁷⁷ *Considérations sur la Révolution française* (1818), rééd. Jacques Godechot, Paris, Taillandier, 1983, 2000, p. 63.

⁷⁸ *Considérations*, p. 76. Le même projet inspirait, dans *De l'Influence des passions*, le désir d'«examiner la vérité, séparément des hommes et des temps» (p. 149).

⁷⁹ *De la littérature*, p. 256.

⁸⁰ *Des Circonstances actuelles*, p. 428.

L'autoportrait tragique de la femme célèbre, loin d'inspirer le désespoir, la dote au contraire de la juste distance à partir de laquelle, parce qu'elle est déjà morte, elle pensera lucidement le pouvoir et les passions. Pierre Macherey ne valorise-t-il pas en écho, dans le type de «la belle étrangère» incarné par Corinne, la faculté médiatrice de celle qui, «s'étant rendue extérieure à toutes les formes de cultures, auxquelles elle ne s'identifie jamais totalement, [...] fait voir l'intervalle qui les sépare»⁸¹ ?

Encore faut-il que cet intervalle et les forces qu'il révèle se comprennent. Le geste staëlien, s'il procède par retranchements et désappartenances, découvre aussi l'aporie du calcul et des sciences exactes dans l'auscultation du monde moral. L'espoir scientifique du tournant des Lumières, contemporain des perspectives ouvertes par Condorcet⁸² et Cabanis⁸³, n'a qu'un temps sous sa plume et dès 1796 une autre logique, irrationnelle, concurrence les lois rigoureuses de la géométrie et des probabilités :

Hélas ! En s'approchant, par la réflexion, de tout ce qui compose le caractère de l'homme, on se perd dans le vague de la mélancolie ; les institutions politiques, les relations civiles vous présentent des moyens presque certains de bonheur ou de malheur public ; mais les profondeurs de l'âme sont si difficiles à sonder [...]. Inexplicable phénomène que cette existence spirituelle de l'homme qui, en la comparant à la matière dont tous les attributs sont complets et d'accord, semble n'être encore qu'à la veille de sa création, au chaos qui la précède⁸⁴ !

Staël fait ici une double découverte : la possibilité d'un savoir sur l'âme, capable de répondre aux angoisses du présent tout en invalidant le préjugé qui réserve le progrès aux seules sciences⁸⁵, et l'obscurité constitutive d'une matière qui échappe à toute lecture univoque et à tout système, selon le principe explicité, quelques années plus tard, par *De l'Allemagne* :

⁸¹ P. Macherey, *Philosophe avec la littérature*, p. 59.

⁸² Jacques Antoine Nicolas de Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Agasse, an III (1795). Staël lui rend explicitement hommage dans la préface de la seconde édition de *De la littérature*, p. 110.

⁸³ Pierre Jean Georges Cabanis, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, an X, 1802. Voir l'article de Stéphane Zékian, «La pratique des idées : progrès et perfectibilité chez Cabanis», *Le Groupe de Coppet et l'histoire*, p. 85-101.

⁸⁴ *De l'Influence des passions*, p. 294.

⁸⁵ L'argument motive la réplique aux détracteurs de la perfectibilité qui « conviennent que les sciences font des progrès continuels, et ils veulent que la raison n'en fasse pas » : *De la littérature*, p. 111.

Condillac [...] explique la nature humaine comme une science positive, d'une manière nette, rapide, et, sous quelques rapports, incontestable; car si l'on ne sentait en soi ni des croyances natives du cœur, ni une conscience indépendante de l'expérience, ni un esprit créateur, dans toute la force de ce terme, on pourrait assez se contenter de cette définition mécanique de l'âme humaine [...]. Mais cette apparente simplicité n'existe que dans la méthode; l'objet auquel on prétend l'appliquer n'en reste pas moins d'une immensité inconnue, et l'énigme de nous-mêmes dévore comme le sphinx les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot⁸⁶.

La récusation du matérialisme de Condillac entérine, sous sa plume, la conviction, déjà ancienne, que la raison coexiste avec une profondeur insaisissable – «la pensée, ou quelque chose encore de plus fugitif qu'elle»⁸⁷, lit-on dans *De l'Influence des passions* –, qui résiste à la conscience et défie le langage lui-même, rendu silencieux par une puissance mystérieuse que chacun éprouve bien qu'il soit presque impossible de la nommer :

Il faut que ce secret intime qu'on ne pourrait revêtir de paroles, sans lui donner une existence qu'il n'a pas, il faut que ce secret intime serve à rendre inépuisable le sentiment de la pitié⁸⁸.

Des libres associations de la mémoire qui réveillent, à la lecture des grands livres, «des souvenirs qui disposent de nous-mêmes à notre insu»⁸⁹, aux intuitions prospectives de Montaigne, qui donnent à voir «les symptômes inaperçus des affections de l'âme»⁹⁰, un monde double apparaît, qui juxtapose au visible des faits et gestes – ce que *De la littérature* appelle «l'homme tel qu'on le voit, tel qu'il se montre»⁹¹ – l'invisible des impressions effacées, des désirs refusés et des «sentiments étouffés»⁹². Cette stratification affecte l'ensemble des catégories de perception :

Tout est soumis dans la nature à cette double manière de considérer l'existence. La destinée humaine a deux faces aussi distinctes que le ciel et la terre et toutes les contradictions en soi-même, toutes les

⁸⁶ *De l'Allemagne* (1810), rééd. Comtesse Jean de Pange, Paris, Hachette, 1959, t. IV, p. 65-66.

⁸⁷ *De l'Influence des passions*, p. 294.

⁸⁸ *Ibidem*.

⁸⁹ *De la littérature*, p. 371.

⁹⁰ *De la littérature*, p. 179.

⁹¹ *Ibidem*.

⁹² *De la littérature*, p. 258.

disputes avec les autres viennent de ce double phénomène dont le choix est sans cesse offert à la raison et à la conscience⁹³.

A la fois programme et clé de voûte, elle structure un monde staëlien hanté par les brisures et qui cherche, face aux déhiscences qui jalonnent l'existence, le retour de l'unité, non par déni de la fracture ouverte de la conscience, mais désir d'apprivoiser les failles en apprenant à les comprendre pour mieux vivre avec elles. Cette ambition médiatrice a frappé la plupart des commentateurs⁹⁴. Staël incarne, dans sa trajectoire transnationale, son élan européen et sa pensée politique et morale, un rêve d'unité qui n'a pourtant de sens qu'à condition de restituer l'épreuve du vide dont il naît. Tout, chez elle, parle de pertes, de distances, de divisions⁹⁵ et face à ces ruptures, le sujet n'a d'autre choix que de rétablir « la chaîne »⁹⁶ des êtres, celles des idées ou des événements. Cette représentation lézardée affecte jusqu'au rapport à l'espace, lui aussi sous le signe de la séparation et où les crevasses et frontières inspirent à Staël un effroi constitutif de la *traversée* : des fleuves, dont le franchissement s'apparente à la disparition⁹⁷, de l'océan, qui dresse entre

⁹³ *De l'Education de l'âme par la vie*, p. 317.

⁹⁴ « Or M^{me} de Staël n'eut pas pour fin, à l'évidence, la déstabilisation généralisée, mais la *réconciliation* systématique », écrit notamment B. Binoche, « Littérature, esprit national et perfectibilité », p. 9. Voir aussi P. Macherey, « Un imaginaire cosmopolite : la pensée littéraire de M^{me} de Staël », *Philosopher avec la littérature*, p. 47-84 et pour la dimension politique de cette modération : Lucien Jaume, *L'Individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Paris, Fayard, 1007, Bronislaw Baczko, *Politiques de la Révolution française*, Paris, Gallimard, 2008, Aurelian Craitu, *A Virtue for Courageous Minds : Moderation in French Political Thought*, Princeton, Princeton University Press, 2012 et Karyna Szmurlo (dir.), *Germaine de Staël : forging a politics of mediation*, Oxford, SVEC, 2011.

⁹⁵ *De l'Influence des passions* s'ouvre ainsi sur la douloureuse prise de conscience, à vingt-cinq ans, de l'hostilité du monde et sur le deuil de « ce sentiment de confiance [avec lequel] on vogue à pleine voile dans la vie » (p. 152). La même perte referme *De la littérature*, où Staël regrette « les premiers pas qu'on fait dans l'espoir d'atteindre à la réputation » et l'impossibilité de « retrouver l'accueil bienveillant qu'obtiendrait l'être ignoré » (p. 370).

⁹⁶ La formule, omniprésente, désigne le cycle des générations qui composent la famille dans *Delphine* (« cette chaîne d'affection de siècle en siècle », p. 563), le système des relations morales dans *De l'Influence des passions* (« la chaîne des idées morales », p. 295) ou l'exercice de la pensée (les *Considérations* mentionnent « la chaîne des raisonnements », p. 234).

⁹⁷ Voir, à titre d'exemple, son récit du passage du Rhin et du trajet entre Francfort et Weimar lors du premier voyage en Allemagne : « Je ne sais si les autres ont éprouvé la même impression que moi, mais en voyageant, j'ai pris pour la première fois une véritable terreur de la mort ; non à cause des dangers du voyage qu'il est si facile d'éviter, mais pour le sentiment d'isolement qu'on éprouve » : S. Balayé, *Les Carnets*

le sujet et ses racines un mur infranchissable – « Chaque coup de vent me fait peur en pensant à la mer »⁹⁸, note Staël lorsqu'elle envisage de partir en Amérique –, des montagnes enfin, qui associent à l'ivresse des sommets l'angoisse des gouffres, les « sapins noirs [qui] interromp[ent] de distance en distance l'éclatante blancheur de la neige »⁹⁹ et l'œil sidérant des cratères¹⁰⁰.

Le lecteur moderne identifie sans peine, dans cette autre dimension qui double et agite l'existence, ce que Freud nommera en 1896 « l'inconscient »¹⁰¹. Staël, à son époque, ignore évidemment le concept et le mot. Elle n'en éprouve pas moins, avec tout ce que cette découverte peut avoir d'effrayant et d'exaltant, la présence d'une force irrationnelle au cœur de l'existence. Comment la nommer et l'appréhender ? La question se révèle d'autant plus cruciale que cette puissance incompréhensible, loin de pétrifier sa pensée, l'attire. L'œuvre staëlienne, non contente d'envisager cet envers de la conscience, tente aussi de le comprendre et d'en cerner, au plus près, les manifestations. Rien ne doit détourner l'analyse ni brider l'exercice de la lucidité. Il en va des épisodes les plus sombres de l'histoire – les massacres révolutionnaires, aussi aveuglants qu'une « tête de Méduse »¹⁰² –, comme des coulisses de la famille – « la tendresse filiale, paternelle et conjugale »¹⁰³ disséquée par *De l'Influence des passions* – et du moi lui-même, irréductible à sa surface visible et qui inspire la conception plurielle de l'identité dans *De l'Allemagne* :

Il s'opère des changements continuels en nous, par les circonstances extérieures de notre vie, et néanmoins nous avons toujours le sentiment de notre identité. Qu'est-ce donc qui atteste cette identité, si ce

de voyage de Madame de Staël. Contribution à la genèse de son œuvre, Genève, Droz, 1971, p. 53.

⁹⁸ Lettre à Juliette Récamier du 31 octobre 1811, *Correspondance générale*, éd. Béatrice Jasinski et Othenin d'Haussonville, Genève, Slatkine, 2008, t. VII, p. 498.

⁹⁹ *Delphine*, p. 515.

¹⁰⁰ Delphine, lors de son errance entre la France et la Suisse, s'arrête « sur le bord d'un précipice [pour] considérer son immense profondeur » (p. 515). Oswald et Corinne s'élèvent quant à eux, fascinés, jusqu'au cratère du Vésuve, pour se raconter enfin leur passé, « sur les confins de la vie et de la mort » (*Corinne ou l'Italie*, p. 294).

¹⁰¹ Le terme apparaît pour la première fois sous sa plume dans une lettre à Wilhelm Fliess datée du 6 décembre 1896. Il est ensuite défini plus précisément en 1915 : voir Sigmund Freud, « L'Inconscient », *Métapsychologie*, Paris, PUF, 2010, p. 49-86, puis en 1920-1923, où il inclut les trois instances de la conscience, le « moi », le « ça » et le « surmoi ».

¹⁰² *Considérations*, p. 280.

¹⁰³ *De l'Influence des passions*, p. 250-255.

n'est le MOI toujours le même, qui voit passer devant son tribunal le MOI modifié par les impressions extérieures¹⁰⁴ ?

Cette réflexion exhaustive s'accompagne de l'élaboration d'un autre savoir, indépendant de la raison et qui dissocie la vérité des seules démonstrations de l'expérience. Certaines notions et certains univers outrepassent nos facultés et nous apprennent à reculer les limites de l'entendement. Mais l'invisible, s'il échappe à notre œil, n'en existe pas moins¹⁰⁵ et Staël trouve dans la métaphore mathématique le modèle de cette connaissance *négative* :

L'on demande s'il est possible de concevoir l'infini; cependant ne le conçoit-on pas, au moins d'une manière négative, lorsque dans les mathématiques on ne peut supposer aucun terme à la durée ni à l'étendue? Cet infini consiste dans l'absence de bornes; mais le sentiment de l'infini, tel que l'imagination et le cœur l'éprouvent, est positif et créateur¹⁰⁶.

Applicable à l'infini, le principe de ce savoir paradoxal, à la fois prospectif et amputé, ouvre à la connaissance une scène parallèle où s'initie à «l'incomplète vérité de la philosophie spéculative»¹⁰⁷. Elle permet, sinon d'appréhender positivement cet envers de la raison dont nous avons l'intuition sans la preuve, d'en lire la trace par défaut. Elle surgira négativement, autrement dit sous la forme d'un manque, d'une lacune ou d'une brèche qu'il faudra pourtant interpréter comme le signe d'une réalité non pas fabuleuse, mais inconnue du sujet. Echappant à ses connaissances rationnelles, elle le délocalise, trouble son existence familière et réveille, à son *insu*¹⁰⁸, les souvenirs les plus intimes, cristallisés par l'irruption, au cœur de la vie quotidienne, des peurs archaïques.

¹⁰⁴ *De l'Allemagne*, t. IV, p. 173.

¹⁰⁵ Ce principe d'une connaissance qui dépasse nos facultés est explicité lorsque Staël analyse la philosophie allemande: «En considérant comme non existant tout ce qui dépasse les lumières des sensations, on peut mettre aisément beaucoup de clarté dans un système dont on trace soi-même les limites: c'est un travail qui dépend de celui qui le fait. Mais tout ce qui est au-delà de ces limites en existe-t-il moins parce qu'on le compte pour rien?» : *De l'Allemagne*, t. IV, p. 167-168.

¹⁰⁶ *De l'Allemagne*, t. V, p. 11-12.

¹⁰⁷ *De l'Allemagne*, t. IV, p. 168.

¹⁰⁸ La formule sature l'œuvre staëlienne: à titre d'exemple, elle évoque dans *l'Essai sur les fictions* les passions qui «existent souvent à l'insu même de ceux qui s'y livrent» (1795, réed. Stéphanie Genand, OCS-I/1, p. 63) et dans *De la littérature* les hésitations du style dont «chaque rature suppose une foule d'idées qui décident l'esprit souvent à son insu» (p. 350).

Staël en fait l'expérience en 1809, lors de son voyage en Allemagne. Assistant un soir à la représentation d'un drame de Zacharias Werner intitulé *Le vingt-quatre février*¹⁰⁹, elle découvre, face à la noirceur d'une intrigue qui emprunte au mythe ses nœuds fondateurs – la pièce repose sur une « malédiction paternelle [...] de père en fils »¹¹⁰ et sur la tragédie d'un personnage « assassin de son père et de son enfant »¹¹¹ –, l'effet troublant d'une famille parricide rapprochée du spectateur au point de faire partie de son univers spatial et temporel :

Transporter la destinée funeste des Atrides chez des hommes du peuple, c'est trop rapprocher des spectateurs le tableau des crimes. L'éclat du rang, et la distance des siècles, donnent à la scélératesse elle-même un genre de grandeur qui s'accorde mieux avec l'idéal des arts ; mais quand vous voyez le couteau au lieu du poignard ; quand le site, les mœurs, les personnages peuvent se rencontrer sous vos yeux, vous avez peur comme dans une *chambre noire*¹¹².

Mise à nu par la disparition du voile légendaire et celle de la distance artificiellement ménagée par l'impersonnalité des figures antiques, la violence des passions confronte la spectatrice à ses propres angoisses. Le meurtre du père et de ses descendants risque-t-il surgir « dans les solitudes de la Suisse » ?¹¹³ Le sang du parricide et de l'infanticide peut-il couler « au milieu des neiges des Alpes » ?¹¹⁴ L'effroi qui s'empare de Staël, invitée malgré elle à l'exploration de ses propres profondeurs, lui inspire l'image de *la chambre noire*. Lieu obscur où surgissent les questions, les appétits et les inquiétudes indicibles de l'âme, elle métaphorise l'autre scène de la conscience ou antichambre du sujet, soudain spectateur de ses propres coulisses et de la puissance fascinante des souvenirs :

La femme du paysan criminel est poursuivie par le souvenir d'une romance qui raconte un parricide ; et seule, pendant son sommeil, elle ne peut s'empêcher de la répéter à demi-voix, comme ces pensées

¹⁰⁹ Voir *De l'Allemagne*, t. III, p. 157. Staël découvre alors la pièce, qui la bouleverse si profondément qu'elle invite en 1809 Z. Werner à venir à Coppet en proposer une lecture, puis une représentation évoquée dans une lettre à J. Récarnier du 7-9 octobre 1809 : voir *CG-VII*, p. 64. Auguste-Wilhelm Schlegel et Z. Werner en sont eux-même les acteurs, inspirant à Staël une analyse de la déclamation et du jeu des comédiens : *De l'Allemagne*, t. III, p. 222-223.

¹¹⁰ *De l'Allemagne*, t. III, p. 155.

¹¹¹ *De l'Allemagne*, t. III, p. 156.

¹¹² Voir *De l'Allemagne*, t. III, p. 157 (nous soulignons).

¹¹³ *De l'Allemagne*, t. III, p. 155.

¹¹⁴ *Ibidem*.

confuses et involontaires dont le retour funeste semble un présage intime du sort¹¹⁵.

Impossible à formuler autrement qu'en mobilisant des images qui toutes évoquent une absence, une déchirure ou un manque, ce monde invisible de passions, de rêves et de réflexions informulés invite à scruter, chez Staël, les *signes négatifs*; ceux qui traduisent en creux les lacunes de la raison et la démarche privative d'une pensée soucieuse de comprendre ce qui ne se comprend pas¹¹⁶, de formuler ce qui n'a pas de nom et d'intégrer à l'analyse de la conscience ce qui lui échappe et pourtant la constitue.

Si *La Chambre noire* donne son titre à ce livre, c'est qu'il se propose de retracer l'itinéraire de cette découverte. Comment l'œuvre staélienne rencontre-t-elle l'inconscient? Ainsi formulée, la question menace pourtant de se réduire à l'élaboration d'une hypothèse freudienne telle que la psychocritique et les premiers écrits de Marie de Bonaparte¹¹⁷, puis de Charles Mauron¹¹⁸, l'ont en pionniers formulée. Rien de tel dans cet ouvrage. La lecture dite freudienne, outre qu'elle anachronise *de facto* un corpus privé de sa spécificité historique et herméneutique¹¹⁹, prétend expliquer, en en restituant la clé, l'univers abordé. J. Starobinski évoque lui-même, dans sa première analyse du *Journal* tenu par Staël l'année de ses dix-neuf ans, la cohérence *a priori* d'une «attitude [...] dont la persistance ou les conséquences détermineront le caractère de l'œuvre entier¹²⁰». Elle procède en outre par chevauchement ou superposition d'un système déjà constitué sur une œuvre supposée l'illustrer ou la confirmer. L'ambition de cet ouvrage est tout autre : il s'agit, en analysant au plus près le corpus staélien, d'en resti-

¹¹⁵ *De l'Allemagne*, t. III, p. 157-158.

¹¹⁶ Ainsi la «puissance négative» des passions (*De l'Influence des passions*, p. 216), les «forces négatives» que les hommes mettent en commun lors de toute fondation politique (*Des Circonstances actuelles*, p. 443) ou la «faculté de plus» qui révèle au sujet les lacunes de son caractère et de ses connaissances (*Lettres sur Rousseau*, p. 41).

¹¹⁷ Voir Marie de Bonaparte, *Edgar Poe, sa vie, son œuvre : étude analytique* (1933), rééd. Paris, PUF, 1958.

¹¹⁸ Voir Charles Mauron, *Des Métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, Corti, 1964.

¹¹⁹ Les limites de cette approche, qui cherche dans l'œuvre une structure close, sont notamment soulignées par J. Starobinski dans *La Relation critique*, p. 323 : «Certes, l'œuvre inclut dans sa signification le passé et l'histoire personnelle de l'écrivain; mais une histoire transcendée; une histoire dont on ne peut désormais oublier qu'elle est orientée vers l'œuvre». Il ajoute «condamne[r] les excès des analystes qui traitent l'œuvre comme un symptôme» (p. 324). Voir plus récemment Pierre Bayard, *Maupassant, juste avant Freud*, Paris, Minuit, 1994, p. 12-13.

¹²⁰ J. Starobinski, «Le *Journal* de Mademoiselle Necker : réflexion et passion», *Cahiers staéliens*, n°28, 1980, p. 25.

tuer le trajet vers la *désappartenance* intérieure¹²¹. Comment Staël éprouve-t-elle, nomme-t-elle, pense-t-elle et vit-elle la révélation de ce *néгатif* de la conscience¹²²? La question engage, outre l'intensité d'une expérience si exigeante qu'elle sollicite l'ensemble de l'univers staëlien, la nature même du livre sensé en rendre compte: nécessairement inclusif, il s'interdira de séparer la vie de l'œuvre ni de compartimenter les écrits de Staël en différents domaines aussi hétérogènes que coupables de se discréditer réciproquement. La découverte de ce nouveau monde moral ébranle jusqu'aux soubassements de l'être et mobilise toutes les langues de l'analyse, aussi bien celle de la réflexion que celle de la fiction¹²³ et de l'introspection. Ni biographie intellectuelle, au risque de séparer l'existence de la création¹²⁴, ni monographie, au risque de clore ou de fixer une interprétation là où Staël invite au contraire à l'affranchissement – elle explicite, face à l'œuvre de Rousseau, la nécessité de «ne pas penser comme lui»¹²⁵ –, ce texte se veut une «lecture complète»¹²⁶

¹²¹ B. Binoche évoque en des termes similaires la quête d'étrangeté qui caractérise l'œuvre staëlienne: «Qu'il s'agisse des gouvernements ou des nations, des sexes ou des pratiques d'écritures [...] le travail de M^{me} de Staël a toujours consisté *de facto* en un ébranlement obsessionnel des identités. Et ébranler les identités signifie: exhiber, en toute présence présumée close, l'étranger qui l'habite, qui l'inachève' [...]», «Littérature, esprit national et perfectibilité», p. 9.

¹²² P. Bayard a entrepris une exploration en partie similaire de l'œuvre de Maupassant, avec pour objectif d'y étudier une «rhétorique de l'inconscient»: elle «porterait sur cette zone moyenne, transitionnelle, entre la conscience et ce qui lui échappe, entre sujet et Autre, entre existence et disparition, et qui étudierait avec précision la manière dont un écrivain (dans ce que nous avons appelé une 'pré-théorie') se représente le fonctionnement psychique»: *Maupassant, juste avant Freud*, p. 106.

¹²³ Voir, pour la fonction herméneutique de la fiction, B. Binoche et Daniel Dumouchel (dir.), *Passages par la fiction. Expériences de pensée et autres dispositifs fictionnels de Descartes à Madame de Staël*, Paris, Hermann, 2013 et la contribution de Giovanni Paoletti, «Fictions, connaissance morale et mélancolie dans l'*Essai sur les fictions*», p. 213-229.

¹²⁴ S. Balayé fut la première à élaborer une approche inclusive de l'œuvre et de la vie staëlienne qui se propose «une réflexion d'ensemble [...] en suivant l'itinéraire intellectuel de M^{me} de Staël, [afin] d'essayer de le dégager de ce que l'on sait de sa vie, de sa sensibilité et des orientations de sa pensée»: *Madame de Staël. Lumières et liberté*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 9.

¹²⁵ *Lettres sur Rousseau*, p. 89.

¹²⁶ Nous reprenons ici la formule de J. Starobinski dans la préface dont il accompagne la réédition, en 1987, du *Problème Jean-Jacques Rousseau* publié par Cassirer en 1932 (Paris, Hachette, 1987, p. iii). La démarche d'E. Cassirer est commentée en 1966 par Michel Foucault qui lit, dans sa *Philosophie des Lumières*, l'invention d'une méthode capable de mobiliser l'individu, l'histoire et la pensée sans aveugler ni particulariser: «[Cassirer] laisse la pensée penser toute seule, mais pour mieux en suivre les nervures et faire apparaître les embranchements, les divisions, les croisements, les contradictions qui en dessinent les figures visibles»: «Une histoire

ou « mélodie ininterrompue »¹²⁷, telle que J. Starobinski la définit dans son étude des relations entre littérature et psychanalyse :

A ce niveau, l'œuvre et la vie sont mises en continuité, puisque l'œuvre, soutenue par l'être qui l'a produite, est elle-même un acte du désir, une intention manifestée. La vie et l'œuvre n'étant plus, l'une à côté de l'autre, des réalités incommensurables, la psychanalyse nous met en présence d'un ensemble signifiant, d'une large mélodie ininterrompue qui est à la fois vie et œuvre, destin et expression, la vie prenant valeur d'expression, et l'œuvre prenant valeur des destin. Il n'est même plus concevable d'expliquer l'œuvre par la vie, puisque tout est œuvre et que tout est, en même temps, vie¹²⁸.

Il abolit ainsi, compte tenu de l'ampleur des questions soulevées par Staël – Qui sommes-nous ? Que connaître de nous ? – la frontière qui sépare le sujet de ce qu'il écrit. Il invalide aussi la prétendue différence de nature entre la fiction, cantonnée à l'imagination, et la théorie à qui échoierait le privilège de la pensée¹²⁹. Expérience humaine et philosophique, au sens le plus extensif que Staël confère elle-même au mot en 1800¹³⁰, la *littérature*, comme le geste critique, engage l'existence, la pensée et l'ensemble des facultés humaines, entre lesquelles il existe une profonde « connexion »¹³¹.

La Chambre noire désigne donc à la fois un objet – le négatif de la conscience – et une méthode – le récit de sa révélation. A l'artificielle distinction des différentes « faces »¹³² d'un auteur, elle invite à substituer l'aventure de l'interprétation et la traversée d'un univers conçu comme

restée muette » (1966), rééd. *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, rééd. « Quarto », 2001, t. I, p. 575-576.

¹²⁷ J. Starobinski, « Psychanalyse et critique littéraire », *Preuves*, n°181, mars 1966, p. 30, rééd. *La Relation critique*, p. 319.

¹²⁸ *Ibidem*.

¹²⁹ Cette position discutable est notamment défendue par P. Bayard : « Cette vision des choses implique de considérer qu'il n'y a pas un savoir théorique dans les œuvres littéraires, mais une possibilité de fabriquer des savoirs, une réserve signifiante abondante, sans doute inépuisable. La pré-théorie serait un corps de pensée mobile, et mobilisable selon les interprètes et les époques. Et cela de par la nature même de l'œuvre littéraire, radicalement différente de l'œuvre théorique » : *Maupassant, juste avant Freud*, p. 224.

¹³⁰ *De la littérature* définit « la littérature, considérée dans son acception la plus étendue, c'est-à-dire renfermant en elle les écrits philosophiques et les ouvrages d'imagination, tout ce qui concerne enfin l'exercice de la pensée dans les écrits, les sciences physiques excepté » (p. 114).

¹³¹ *De la littérature*, p. 116.

¹³² J. Starobinski, *Le Problème Jean-Jacques Rousseau*, « Préface », p. ii.

un chapitre de l'être, incluant l'identité du sujet et ce qu'il crée. Staël ne vit pas la découverte de cette profondeur morale avant de la raconter dans ses fictions, de la penser ou d'en envisager les conséquences politiques au lendemain de la Terreur. Elle éprouve, analyse et traduit simultanément une révélation dont le trajet doit épouser, lui aussi, l'intensité ininterrompue. La voie nous a été ouverte, sur cette route, par l'étude capitale de Catherine Dubeau. Publié en 2013, *La Lettre et la mère. Roman familial et écriture de la passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*¹³³ explore, conformément au programme annoncé par son titre, un territoire passionnel à la lisière de la psychanalyse et de la lecture textuelle. «L'écriture, dit-elle, porte le moi en tous lieux, même hors des champs attestés de l'intime et du fictionnel»¹³⁴. La compréhension de ce qui joue dans des textes dont plusieurs naissent, en outre, d'une situation familiale particulière, exige dès lors une nouvelle méthode, ou plutôt une nouvelle lecture d'un corpus resté jusqu'ici à l'écart des innovations majeures des sciences humaines. La rencontre de l'inconscient ou l'envers de la raison ne constitue pas, à proprement parler, l'objet explicite de *La Lettre et la mère*. C. Dubeau n'en souligne pas moins, en refermant son introduction, la profondeur négative qui sous-tend l'écriture chez S. Necker et G. de Staël :

Or, la lettre, merveilleux échappatoire, bien souvent cache et dérobe une meurtrissure: anonyme et asexuée, virtuellement porteuse de toutes les histoires, de tous les destins, de tous les messages, habile à substituer des mots aux maux, consolante, elle ne saurait pourtant naître que dans l'interstice du manque. Ecrire, c'est *panser* et témoigner d'une *coupure*. De la mère, au premier chef¹³⁵.

Riche de cette ouverture, *La Chambre noire* se voudrait l'archéologie de cette «coupure».

Ce projet détermine la cartographie intérieure du voyage ici retracé : il prend pour point de départ, – objet de la première partie, «Partitions» –, la scène personnelle et la douloureuse découverte, pour le sujet, de la division qui le constitue. A l'illusion unitaire de l'enfance succède la conscience précoce d'une altérité qui rend le moi progressivement étranger à lui-même, à sa voix, à son écriture et à son corps. Cette découverte se prolonge dans une exploration anthropologique : au centre de la seconde partie, «Médiations», elle révèle chez Staël une volonté de

¹³³ C. Dubeau, *La Lettre et la mère. Roman familial et écriture de la passion chez Suzanne Necker et Germaine de Staël*, Paris, Hermann, 2013.

¹³⁴ *La Lettre et la mère*, p. 41.

¹³⁵ *La Lettre et la mère*, p. 42.

considérer le négatif de la conscience ou de penser l'impensable, familial, moral et politique. Reste enfin à ne pas succomber au vertige ni à l'angoisse suscités par la mise à nu, sous la fresque humaine, des ressorts les plus obscurs et les plus irrationnels. Enjeu de la troisième et dernière partie, «Sublimations», cette recherche d'un gain révèle, au cœur de l'univers staëlien, une faculté d'interpréter et de vivre le négatif comme un bénéfice, voire comme un allègement. Ainsi fondée sur l'analyse du texte, replacé au centre de la réflexion, *La Chambre noire* se propose de désarmer les malentendus pour rendre à Staël la force de sa parole. «J'ai écouté Michel de Montaigne du mieux que j'ai pu»¹³⁶, explique J. Starobinski dans l'étude de référence qu'il consacre à l'auteur des *Essais*. Puisse ce programme guider notre propre traversée: et s'il fallait écouter G. de Staël?

¹³⁶ J. Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, p. 8.